



Pierre Guyotat

La tentation selon saint Guyotat

L'auteur de « Eden, Eden, Eden » sort de son silence pour dire son émerveillement à lire cette nouvelle rencontre de l'écriture et de la peinture à travers le nouvel essai de Jacques Henric. Une tentative pour rendre à travers les mots et les images les érections spirituelles qui sont la création même

Pierre Guyotat, délibérément, a choisi le silence et la distance à l'endroit de ce qu'on est convenu d'appeler le « milieu littéraire ». Non par dédain ou lassitude, mais simplement pour travailler. Il n'a, de plus, jamais été dans son habitude de se livrer à la critique littéraire, si ce n'est pour dire son émerveillement à lire. Et puis il sort de son silence de nouveau et nous donne ce texte sur le livre de Jacques Henric, *la Peinture*

et *le Mal* (Grasset). Il l'a fait parce qu'il a trouvé dans l'ouvrage d'Henric — qu'il situe à l'égal des grands écrits sur l'art de Jouve, Bataille, Malraux et Claudel — de profonds échos à cette interrogation sur le Mal qui, chez lui — depuis ses tout premiers romans, puis dans *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, *Eden Eden Eden*, *Prostitution* (Gallimard) —, ont toujours lancé le mouvement de l'écriture.



« La Descente de croix » de Rubens : le corps artiste — cerveau compris — bande et débande tout entier

LA PEINTURE ET LE MAL

Jacques Henric

Grasset, coll. « Figures »

par Pierre Guyotat

LA *Peinture et le Mal*, par Jacques Henric, m'a bouleversé de fond en comble. Comme tous les très grands écrits, celui-ci est un acte. Plus encore : un acte artistique, l'acte dont on ne revient pas. « Je voulais comprendre la nature du rapport liant la connaissance du Mal au geste du peintre lorsque celui-ci atteint ses hauts moments d'intensité. »

D'emblée, le mouvement de l'écrit est lancé : catholique en diable, de bout en bout. Les peintres ici traités œuvre et corps — Titien, Tintoret, Rubens, Vermeer, Frans Hals, Poussin, Watteau, Delacroix, Toulouse-Lautrec, Seurat, Egon Schiele, Jackson Pollock, De Kooning... — font affaire avec le Malin. En ces formidables peintres,

les battements du cœur, je les entends comme ceux de l'assassin, avant et après coup.

La Tentation est au cœur de l'art. Qui n'a point tremblé de cette terreur et de cette jouissance ne peut se déclarer enfant de l'art. Les peintres d'Henric, ceux-la qu'il crée, les morts et le vivant qu'il touche pour leur inoculer le Mal qui fait revivre, manifestent à l'œil nu cette étroite physiologie du Beau et du Mal — au point que tous les jus humains et non humains en giclent, que tous les corps humains et non humains se fendent : de douleur et de rire. « Une bousculade de corps qui, bientôt, après Tintoret, Rubens, Greco, va devenir avec Delacroix un fabuleux pugilat. La substance de la peinture devient tangible : un ongle, une larme, un œil, un sexe : caillots bruts de matière colorée. » Ces enfers de fresques et de tableaux de l'ancien temps — part Dieu, part Satan, symétriquement égales — qui ne brûlaient pas leurs damnés, le Beau trop beau d'alors ne pouvant faire du mal faute de sexe, s'éteignent à jamais avec la Gloire chrétienne. →



Philippe
SOLLERS

Femmes
roman

GALLIMARD *nrf*

«Le Malin se détache des tableaux et se réfugie dans l'humain»

Désormais, en relais dérisoire de la théologie patristique perdue, le sexe, défense de l'Occident, restitué au catholicisme sa saleté primitive. Le Malin se détache des tableaux et des porches, et, comme aux temps évangéliques, se réfugie de nouveau et de plus belle dans l'humain qui le veut bien. Et qui le veut, le désire, l'attend plus que tous autres humains ? L'artiste, le peintre, le Peintre d'Henric.

La réputation christique ne suffisant plus à l'humain, Dieu, aux abois, sacrifie Lucifer. A la lumière d'avant la Faute et du Jugement dernier, immobile dans l'ancienne peinture succède alors celle de l'instant même de la chute. Sa peinture humaine naît de ces éclats projetés du chaos. Vitesse éternelle, intrication de la ténèbre et du feu, corps en chute libre, précipitations, extirpations, élongation de membres accrochés à quelque aspérité incandescente du Trou, élongation de membres hissant en vain d'autres

sion hors Eden — laquelle songerie, si l'éveil quotidien à la vie réelle, au Mal, à l'Art, n'en retardait le mouvement, entraînerait son rêveur jusqu'aux instants de la Genèse, l'artiste nouveau chevauche son propre sexe.

« Les peintres sur qui j'écris, autant l'avouer tout de suite, je les aime. Je les aime d'amour. Dans tous les sens du mot. Je les aime affectivement, sentimentalement, sexuellement. » Henric sait bien que pour ceux-là, de trop en avoir vu de nature et d'espèce ancienne, contemporaine et à venir, seule, du Bien et du Mal abolis dans la matière, vibre encore leur articulation : la Tentation, mémoire de celle d'autour de l'Arbre et de celle d'au milieu du Désert.

Séduit par ces orphelins du Bien et du Mal, Henric les assiste à main pleine, de la naissance à l'agonie. Watteau : « Il se retire, seul, à Nogent, dans une baraque près de l'eau, sous les arbres et les brumes.

Christ en croix, l'exhorte à la mort en lui présentant un crucifix. Watteau, d'ailleurs, trouvera ce crucifix mal sculpté : "Otez-le moi, il me fait pitié. Est-ce possible qu'on ait si mal accommodé mon maître ?" »

Henric écrit le geste par quoi ces possédés de l'esprit du Mal repoussent ou précipitent l'heure de peindre ; le geste par quoi ils se délivrent de la Tentation en en remplissant leurs pourceaux.

Le Sexe se retourne dans sa tombe ; le grand sexe, le sexe judéo-chrétien, depuis le lieu du corps où Dieu l'a oublié, remonte, masturbé dans le trou organique humain de la Chute, se love, toutes dépouilles internes saisies par la débauche, dans le bras et la main qu'il met en érection. Et pourquoi cette paume de l'Ange sur l'épaule de l'Évangéliste ? Retenir l'afflux tentatoire ou le laisser passer ?

Le corps-artiste, cerveau compris,



Jacques Henric écrit le geste par quoi ces possédés repoussent ou précipitent l'heure de peindre

corps, masse énorme de muscles pour descendre le léger Crucifié — mais ne serait-ce point pour le re-hisser sur sa croix ? —, élongation de membres retenant et lançant l'Ascension, l'Assomption. Puis, de lassitude (Watteau, Egon Schiele) à ces exténuants exercices spirituels, élongation de ces mêmes membres — le trou de la chute enfin foré à l'intérieur physiologique du corps humain —, vers les orifices sexuels par où Lucifer et l'humain se parlent.

Et de la Terre qui se met à tourner, nature, dépouilles, édicules, ustensiles, bousculés de l'un à l'autre, déjetés hors du champ, le peintre les ressaisit vifs. Qu'une part de l'humanité dorme et rêve cependant que l'autre vague à l'espèce, augmente à l'esprit du peintre, divise son désir.

Veilleur de dépouilles en rut, veilleur des mêmes transies de terreur postcopulatoire, veilleur simultané du songe nocturne glorieux — lumière, liberté aérienne, thaumaturgies, cauchemars divins, le non-humain en progrès — et de l'espèce diurne réactivée — le noir à force de remuement humain, cultes, le non-progrès à force de reproduction — ; paupières jamais closes sur cette songerie intercontinentale — mémoire encore indescriptible des préparatifs musculaires de l'expul-

Ce matin-là de juillet, il fait plutôt doux et bleu. Quelques purges, quelques verres de quinquina pour que ce ne soit pas trop pénible... Dans cet espace dense, plombé, qu'il a fui par sa peinture, difficile de respirer quand le sang tombe dans le poumon. Le souffle de traviole, bulles roses entre les dents. Ah ! la féroce pourpre de la vie soupçonnée dès les débuts à travers les sanguines. Fadeur du résiné dans le nez et dans la bouche. Son visage s'effile, ressemble à celui de ses personnages, il devient pâle, exsangue, émacié par la suction interne de la mort. Douceâtre saveur nocturne de ses tableaux retrouvée dans le filet de son souffle. Premier bourdonnement de l'éternité comme une grosse mouche introduite au plus profond de l'oreille et cognant pas loin de la bouche. Les yeux caves dilatés sur le vide qu'il a peint, fixés sur l'absurde infini d'un rideau barrant une moitié de ciel. Sa toux copie sa touche : courtes déflagrations de charges internes qui après le monde le disloquent à son tour, entames de la pioche sous le sternum aussi violentes que furent les attaques du pinceau... Il va jusqu'à élargir les déchirements par un rire lorsque le curé du village, celui qui a posé pour son Gilles, et pour qui, ces derniers jours, Watteau a peint un

bande et débande tout entier : l'orteil aussi contre le chevalet. De combien d'érections spirituelles internes doit-il assurer le contrôle ? Garrotter foie, garrotter cœur...

Ses peintres, Henric ne les a pas choisis, non plus qu'ils n'ont choisis de l'être, peintres. Il y a loin des visages heureux, terrestres, de celles et ceux qui font le Bien de par le monde, à la face scandalisée de ceux — voir les autoportraits — réduits à perpétrer le Beau.

Qui ose encore prétendre qu'il se « reconnaît », comme on dit, dans tel ou tel de ces faciès défigurés ! Il lui faudrait alors avoir abandonné tous ses biens et ses proches ; risquer de ressentir s'endurcir son cœur à l'usage matériel du Beau ; avoir pris langue — au risque de se l'assécher pour jamais — avec une voix qui le hèle, qui le loue à l'amour et qui le répudie ; avoir été humain et ne plus-pouvoir l'être.

L'art est le seul mystère digne d'être ajouté à ceux de la théologie. L'art n'est pas un mystère humain. Henric, artiste véritable (qu'on relise *Archées*, *Chasses*, *Carrousel*), fonce avec science et bravoure au-devant de ce dans quoi il peut, lui, se reconnaître. Il fonde, dans la violence, dans l'attendrissement et le fou rire, les bases d'une théologie de l'art.

P.G.